

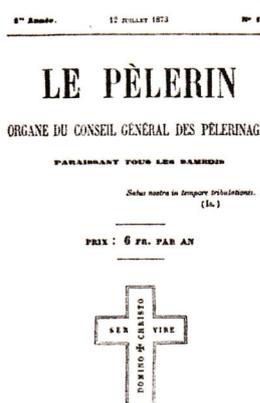


chapo

journal de l'Amicale des Anciens de Bayard Presse ■ www.amicale-bayard.org

n°65 octobre - novembre - décembre 2013

Anniversaires en série



140 ans séparent ces deux photos. À droite, la couverture de *Pèlerin* N°1, sobrement marquée d'un crucifix et indiquant qu'il s'agit de "L'organe du conseil général des Pèlerinages". Elle est datée du 12 juillet 1873. Plus à gauche, la couverture de *Pèlerin* N°6825, datée du jeudi 19 septembre 2013, éclatante de couleurs. Compostelle, haut lieu de pèlerinage, cher à l'hebdomadaire.

L'année des anniversaires continue. Après les 130 ans de *La Croix*, c'est le *Pèlerin*, et par la même occasion Bayard, qui célèbrent leurs 140 ans, de même que le Pèlerinage national à Lourdes, autre œuvre assumptionniste majeure à la mi-août. Au même moment, Juliette Galley, qui fut journaliste à l'hebdomadaire, avait 100 ans. Rencontres avec notre troisième centenaire de l'année et Jean-Pierre Malval, pour un numéro très... *Pèlerin*.



Photo : Claude Hauteceur

Juliette Galley

"Cent ans, ce n'est pas rien, mais c'est épuisant", dit Juliette. Pas de quoi l'affecter, pour elle rien n'est jamais perdu. Andrée Penot a rencontré "une centenaire juvénile". Pour se promener avenue de Breteuil où elle habite ou pour venir aux assemblées de l'Amicale, elle n'oublie pas sa canne. Au *Pèlerin*, elle a imprimé sa marque, les Anciens se souviennent.

Voir pages 2 à 5

Les vœux des Anciens à Juliette Gallet

Une femme à la rédaction

Avec Juliette, j'ai partagé d'autres aventures journalistiques que celles du *Pèlerin*, d'autres réunions familiales... Alors, tout d'abord permettez-moi, à l'occasion de votre centenaire, de vous présenter, chère Juliette (Juju pour les intimes...) ma respectueuse et affectueuse amitié.

Le P. Guichardan eut, sur les conseils de Roger Lavialle, l'idée de demander à Juliette de venir agrandir la petite équipe rédactionnelle du *Pèlerin*.

Un matin, Juliette arrive dans une sorte de "repaire" où n'entrait pas qui voulait. Tous, nous l'accueillîmes avec joie. Pour ma part, j'avais été chargé du matériel de bureau... Peut-être avais-je disposé sur le meuble quelques fleurs dans un vase... joli cœur...

Tout de suite, ce fut l'intégration de Juliette. Je passe "pudiquement" sur

les accrochages provoqués lorsque Juliette ou moi, nous nous levions de nos chaises. Étant placés dos à dos, nous heurtions les "faces arrière" de nos personnes ! Nous n'en vîmes jamais aux mains...

J'essaie de relater cette arrivée par le petit bout de la lorgnette. D'autres que moi retraceront tout ce que Juliette, par sa présence, sa personne, sa Foi, son talent, ses conseils, son respect du lecteur a apporté au *Pèlerin*, particulièrement avec le dialogue du "Courrier d'Irène Bonamy".

Je voudrais souligner encore toutes les attentions, tous les "dépannages", tous les conseils, tous les encouragements que Juliette prodigua à l'un ou l'autre d'entre nous.

Jean Lavandier

allions traiter. S'y retrouvaient alors des personnes comme Mme Gélamur, Geneviève de Lachenal, Mi-Jo Beccaria, Anne-Marie de Besombes, Régine Bertolus (conseillère conjugale) et d'autres du monde agricole notamment. Débutante dans le journalisme, je suis reconnaissante à Juliette de m'avoir accordé sa confiance et de m'avoir associée à ces réunions de réflexion.

Il ne faut pas oublier, non plus, que Juliette Gallet avait fait des études supérieures, ce qui n'était pas courant à son époque. Elle m'a raconté que, lorsqu'elle a passé sa licence de lettres, elles n'étaient qu'une trentaine de femmes.

Elle avait dans la rédaction une place un peu à part. Le P. Guichardan avait une grande confiance en son jugement et beaucoup de respect pour elle.

Petite anecdote : je me souviens que le P. Guichardan (qui n'aimait pas voyager seul) avait demandé à Juliette en 1971 de l'accompagner en Iran où il était invité, par le chah, à participer à une fête à Persépolis.

Juliette doit se souvenir que le P. Guichardan avait eu l'imprudence et l'audace de toucher le bras de Farah Diba, l'épouse du chah, ce qui avait provoqué une vive réaction des gardes du corps de l'Empereur...

Nicole Mauvoisin Volmerange

Juliette, très à l'écoute des gens

D'après mes souvenirs, Juliette Gallet est arrivée à *Pèlerin* en 1966 ou 1967 (je ne sais plus très bien), embauchée par le P. Guichardan.

Elle travaillait auparavant pour le journal de l'Action Catholique des Femmes, *l'Écho de Notre Temps*. C'était, avant tout, une femme engagée dans un mouvement d'Église, soucieuse aussi de faire entendre une parole de femme dans la société. Je pense que le P. Guichardan souhaitait apporter, grâce à elle, un autre regard au *Pèlerin*. Elle allait pouvoir enrichir le journal d'une expérience nouvelle. À l'époque, en dehors des secrétaires, il y avait peu de femmes dans la rédaction (quelques pigistes, je crois).

Juliette n'était pas une militante et elle tenait toujours des propos très raisonnables. Elle se montrait très à l'écoute des gens, n'imposant jamais ses idées. Très vite à *Pèlerin*, elle a proposé de nouvelles rubriques : troisième âge, éducation des enfants, vie de couple... Et aussi "Le courrier d'Irène Bonamy", qu'elle tenait avec d'autres femmes, suivi d'un courrier "Entre

Jeunes", avec la participation de Mme Gélamur.

Mais sa qualité première était cette capacité à utiliser les compétences et les expériences de vie des uns et des autres, et à faire travailler ensemble des gens de formations différentes.

Ainsi, nous avions une fois par mois une réunion pour évoquer les sujets de société que les unes ou les autres

Juliette, une grande volonté d'autonomie

Oui, j'ai croisé Juliette Gallet à Bayard. Elle avait le sens de la coopération entre les titres publiés. Elle a été l'une des premières à accepter de travailler avec la presse Jeune et à ne pas nous regarder comme des "zozos". Elle doit être très fière de savoir que Pascale, la femme de son neveu Emmanuel, a pu travailler à *Pomme d'api* et que c'était à ses yeux le summum de la réussite. Pascale était graphiste, directrice artistique à *Pomme d'api*. Elle vient de prendre sa retraite de Bayard en juin 2013.

Juliette venait de l'Action catholique des femmes, collaborait à son journal, *L'Écho de notre temps*. Elle s'occupait aussi du journal du 7^e arrondissement. C'est une femme qui tient beaucoup à son autonomie.

Mijo Beccaria

**Juliette Gallet, "Princesse" centenaire
en son immeuble, 4 avenue de Breteuil, à Paris**

"J'ai toujours vécu dans la joie"

On l'appelle la princesse. De fait, elle fut copropriétaire à un an ! Juliette Gallet, née le 13 août 1913, perdit son père tout au début de la guerre, en septembre 1914. "La confirmation de sa mort ne nous est parvenue qu'en janvier, presque six mois plus tard". Pupille de la nation, son enfance aurait pu être marquée par cette absence douloureusement portée par sa mère, mais compensée par la présence de ses oncles. Compensée ? Terme impropre. Car, dit-elle, "je n'ai jamais souffert de l'absence de mon père. Il était toujours présent. C'était un artiste et il m'avait laissé ses dons extraordinaires pour la musique (j'ai ce qu'on appelle l'oreille absolue), son sens artistique et une incroyable facilité pour la gymnastique. Mon père m'a accompagnée toute ma vie. J'ai admirablement vécu, sans tristesse. Comme je lui ressemblais ("Tu es bien la fille de Marcel !"), je le remplaçais, me semblait-il. Il était là puisque j'étais là ! Mon seul souci, c'était que maman soit heureuse. Quand tout allait de travers, je me disais que quelque chose allait s'arranger... Mais il y a un mot que je n'ai jamais prononcé : Papa..."

Rien n'est jamais perdu

"Je ne suis pas née ici ; j'y suis arrivée en 1914, lorsque mon père y a amené sa femme et ses deux enfants (j'ai un frère aîné), peu avant de partir à la guerre. Entre-temps, j'ai eu une coqueluche si grave que l'on a préparé mes obsèques... Tout allait de travers. Je suis même née gauchère ! Et ma droite, qui veut toujours se mêler de ce qui ne la regarde pas, me fait faire des bêtises... Mais je suis arrivée à la conclusion qu'il faut vivre avec ses difficultés et que rien n'est jamais perdu. Le Bon Conseil a beaucoup joué pour moi ; j'y suis allée avant ma naissance puisque mes parents fréquentaient

les lieux (rattachés à l'église) et s'y étaient même fiancés !" Tout en parlant, Juliette fouille dans ses papiers afin de trouver un document qu'elle aimerait montrer, regrettant de tout raconter en vrac. Mais ce vrac est plein de charme, et c'est le qualificatif de juvénile qui

vient à l'esprit : Juliette Gallet est incontestablement une centenaire juvénile. D'ailleurs, la photo qu'elle montre fièrement est celle d'un tout petit enfant assis bien droit (voir page 4). Elle raconte : "La naissance de mon frère avait demandé beaucoup de temps, et maman se préparait doucement,



Photo : Claude Hauteceur

"Ce n'est pas rien d'avoir 100 ans, mais c'est épuisant !" (au restaurant Le Vauban, le 13 août 2013)



La couverture du Pèlerin, la semaine de la naissance de Juliette Gallet

● ● ● faisant sa natte pour mon arrivée. Je ne lui en ai pas laissé le temps !” Vive et rapide, elle l’est demeurée. Aujourd’hui encore, si elle ne s’aventure plus très loin dans le quartier, elle ne se sert de sa canne que comme un élément de sécurité, la laissant au sol pour aller chercher dans une autre pièce l’objet ou le document qui illustrera ses propos. Elle revient, apportant l’objet de sa recherche, une gamelle perforée et tordue : “L’un de mes oncles n’a dû sa survie pendant la guerre qu’à cette gamelle accrochée à sa ceinture de soldat. La balle a ricoché sur le métal, le déchirant mais épargnant mon oncle Jules.”

“Mon appartement, un vrai musée”

Son appartement est plein de souvenirs. “C’est un vrai musée, dit-elle, j’ai hérité de tout ce qu’il y avait



Née le 13 août 1913, Juliette perd son père, tué à la guerre, un an plus tard.

dans trois autres appartements... et j’aimerais pouvoir léguer tous ces objets et archives, par exemple à la mairie du VII^e arrondissement.”

Au cours de cet entretien à bâtons rompus, elle glisse avec malice : “Mon entrée au *Pèlerin* n’a pas été accueillie spontanément par le P. Guichardan : il n’aimait pas l’Action catholique, or j’en venais. M. Gélamur est intervenu, proposant un mi-temps pour commencer... Le P. Guichardan a alors réagi vigoureusement : “Pas de mi-temps, je la veux tout entière !”

La construction de l’immeuble (à deux entrées) où réside Juliette, c’est toute une histoire. C’était juste avant 1900. Elle raconte : “Il avait fallu démolir de vieux bâtiments au 4 avenue de Breteuil et au 3 avenue de Ségur. Paris était d’ailleurs en plein travaux, un plan d’éventration avait été conçu pour rejoindre le faubourg Saint-Germain. Il ne fut pas réalisé,

mais si vous regardez, par exemple, l’église St-François-Xavier, vous verrez qu’elle n’a pas de réelle orientation, son emplacement étant prévu dans ce plan. On conserve aussi une petite maison de travers, dans l’axe de la rue de Varenne, sans position bien définie, qui est antérieure aux Invalides ; Paris l’entretient, comme témoin historique. Le jugement d’adjudication du tribunal civil de la Seine à Étienne Gallet (le grand-père de Juliette), lui permettant d’édifier un nouvel immeuble à la place des vieux bâtiments, eut lieu en juin 1898. Il n’a pas joui longtemps de la nouvelle construction puisqu’il s’y était installé en juillet 1902 et il y est mort en septembre. “Il avait du goût pour la construction, c’était un artiste. Son prénom est traditionnel dans la famille Gallet : depuis le Moyen Âge, il y a toujours un Étienne, soit simple, soit associé à un autre prénom, comme l’un de mes petits-neveux,

reste un grand esprit d’entraide, un esprit amical, chacun étant prêt à s’inquiéter de l’autre.

Les mineurs n’ont pas la capacité de voter en Conseil d’administration, mais Juliette, très tôt, a assisté à ces conseils. Ses oncles disaient que les mineurs sont embêtants, et elle se disait : “J’ai le pouvoir de les embêter !” “Je ne l’ai jamais fait, bien sûr, mais ça m’amusait de pouvoir me dire : j’ai le pouvoir de les embêter !” Elle s’en serait voulu de semer un quelconque désordre car il y avait “un grand esprit familial. J’ai vécu toute ma vie dans une joie profonde. Je me disais que le Seigneur est plus intelligent que moi et que s’il nous envoie des ennuis, c’est peut-être parce qu’il en a besoin. Oui, j’ai vécu dans la joie. Les difficultés apprennent à comprendre les autres et je pensais, face à des gens désagréables, voire plus, qu’il y avait

“Je suis arrivée à la conclusion qu’il faut vivre avec ses difficultés et que rien n’est jamais perdu.”

Charles-Étienne, doué lui aussi d’une grande capacité artistique, mais malheureusement freiné par la maladie.”

Un grand esprit d’entraide

“Il y a toujours eu un café à l’angle des deux avenues, Breteuil et Ségur. Pour construire l’immeuble actuel, il a fallu exproprier : la situation était compliquée car il y avait propriétaire des murs et propriétaire du fonds. La propriétaire actuelle habite ici, au 1^{er} étage. “Si quelque chose ne va pas au café, dites-le moi”, me dit-elle. Je prends effectivement souvent mes repas dans ce restaurant où l’on m’appelle la Princesse. Et quelquefois, tout est gratuit ! Je sais que pour mon anniversaire il y aura du champagne !”

Juliette est ainsi Princesse en son domaine. Sans doute est-ce un peu grâce à elle que, dans l’immeuble, il

certainement quelque chose dans le dessein du Seigneur”.

Cet esprit familial et de fraternité remonte au moins à l’enfance de son grand-père paternel, dont la mère a nourri une petite fille en même temps que lui. Ce fut sa sœur de lait, au plein sens du terme.

De vifs souvenirs d’enfance, de la rue du Bac au Piémont

De son enfance à Paris, Juliette garde très vif le souvenir des offices religieux, du catéchisme, qui avaient lieu rue du Bac, aux Missions étrangères, puisque St-François-Xavier n’existait pas encore. Douée d’une mémoire extraordinaire, elle apprenait tout très vite et ressent encore la fierté éprouvée lorsqu’à un examen, elle avait obtenu la note maximum face à la meilleure élève du moment ! À trois ans, lors de son premier voyage en Italie, le pays de sa mère, elle

avait appris sans difficulté des chansons patriotiques, portée sur les épaules des cousins, sur les hauteurs de Trieste.

Italienne par sa mère, Juliette parle aussi bien l'italien dans le patois du Piémont, que le français. Et aujourd'hui, à l'aube de ses 100 ans, elle reçoit de nombreux appels téléphoniques de France ou d'Italie, tant et si bien qu'elle ne sait jamais dans quelle langue elle doit répondre ! Un bienheureux surmenage ! Car, comme toujours, elle vit dans la joie.

“Venez chez moi en Italie !”

De ses origines piémontaises, il lui reste là-bas une vieille maison, d'origine médiévale, en gros murs. Elle a appartenu à un grand seigneur qui recevait la dîme de toute la région jusqu'au Lac Majeur, et y logeait des troupes. “Je suis aussi chez

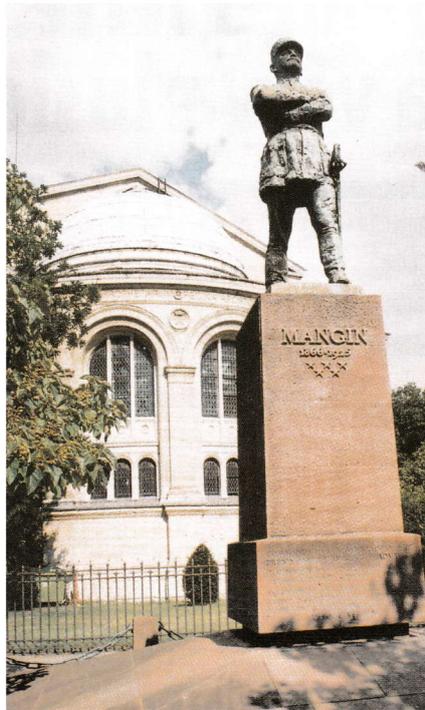


Photo : Michel Cuperly

moi là-bas. J'y invite tous ceux qui veulent y venir. Vous pourriez y voir une grande table, au frais, “la table à fromages”. Elle était inaccessible aux rats. Aujourd'hui, plus de fromages, mais une table ouverte aux hôtes”.

L'immeuble du 4, avenue de Breteuil n'est pas qu'une histoire familiale. L'Histoire elle-même y est mêlée. En effet, le général Maunoury habitait l'un des appartements et c'est de là, début septembre 1914, qu'il donna l'ordre ultime pour le départ des “Taxis de la Marne”, l'opération décidée par le général Galliéni. La presse y a fait écho dans un article conservé précieusement dans les archives familiales. Revenu aveugle de la guerre, il habitait encore le 4^e étage et se faisait souvent conduire par sa fille, madame Schneider. “J'étais très impressionnée de voir cet homme aveugle, au bras de cette femme”. Il y eut aussi des locataires moins glorieux, comme ce M. Glare qui, en pleine guerre, s'était plaint à l'oncle, au front, que le chauffage de l'immeuble n'était pas satisfaisant ! Juvénile et hardie, mais totalement raisonnable, Juliette a conduit jusqu'à 90 ans une Renault de 1912. “Bien entretenue, cette voiture peut encore rouler. Je l'ai cédée à l'un de mes neveux le jour où je me suis rendu compte que ma vue latérale n'était plus parfaite. J'ai décidé, sur l'heure, de cesser de conduire. Cela ne m'a pas coûté, car si l'on décide de soi-même d'arrêter, c'est très facile. Il ne faut pas attendre que l'on vous l'interdise...”

A-t-elle connu l'avenue de Breteuil transformée en pâturage ? Non, mais l'histoire est vraie : “En 1870, il y avait une telle détresse que l'on ne pouvait plus nourrir le bétail convenablement. C'est pourquoi la ferme voisine (il y avait encore une ferme en 1870 dans le quartier) amenait ses vaches brouter l'herbe qui poussait encore librement en cet espace”. On ne dit pas combien de temps les vaches ont pâture ! Lorsqu'on lui demande si elle a un souhait particulier pour ses 100 ans, Juliette vous regarde un peu surprise : “Non, je souhaite seulement que tout le monde soit heureux !”

*Recueilli par Andrée Penot
(juillet 2013)*

À deux pas de l'église Saint-François-Xavier que fréquente Juliette, cette statue du Général Mangin, refaite après sa destruction sur ordre d'Hitler.



La famille entoure “Tante Yette”, qui va fêter ses cent ans.



“Mon oncle Jules n'a dû sa survie pendant la guerre que grâce à cette gamelle accrochée à sa ceinture : la balle a ricoché sur le métal.”



Photo : Claude Hauteceur

Une orchidée offerte par Michel Cuperly à Juliette au nom de l'Amicale des Anciens de Bayard, le jour de l'anniversaire de Juliette, au restaurant Le Vauban, au bas de chez elle.

Né dans les Ardennes en 1938, Jean-Pierre Malval habite à Vandy, près de Vouziers, quand la guerre éclate. En mai 1940, l'armée allemande se rapprochant, c'est l'exode vers le sud.

Ses parents et Alain, son petit frère qui est âgé de 15 jours, sa grand-mère et son grand-père, une voisine, une tante et lui s'entassent dans la voiture familiale. Jean-Pierre est petit, mais il se souvient des routes encombrées, du couchage dans les granges et de la recherche angoissante de nourriture et d'essence pour s'éloigner toujours plus loin des Allemands. Il se souvient aussi qu'il a manqué de se faire écraser par une voiture pendant cet exode !

En 1942, la famille reprend la route des Ardennes. Le passage de la ligne de démarcation est difficile car la date de permis de passer est expirée...

La Libération de Paris

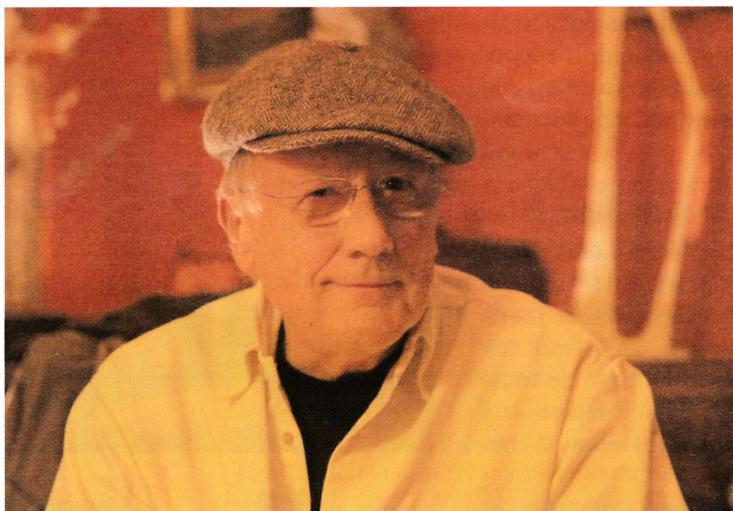
Début 1944, les Malval déménagent à Paris. Le 24 août 1944 au matin, le gros des forces françaises et américaines arrive par la porte de Châtillon, puis par la porte d'Orléans. La grand-mère emmène les deux garçons voir le passage des troupes. Jean-Pierre se souvient : "L'avenue d'Orléans était noire de monde. Les camions et les chars avaient peine à se frayer un passage dans la foule qui tendait les bras, donnait des poignées de main et prenait d'assaut les véhicules."

Mais dans cette liesse, des coups de feu éclatent. Un soldat s'écroule devant Jean-Pierre. Un peu partout dans Paris, les Allemands ont laissé des soldats en civil et des miliciens. Cachés dans les mansardes des grands immeubles, ils tirent sur la foule. Avenue d'Orléans, la fusillade s'intensifie et c'est la panique. La grand-mère couche les enfants au sol, puis les entraîne à l'abri dans un immeuble. L'avenue est déblayée, en un instant. Des tireurs se trouvaient aussi en haut du clocher de l'église Saint-Pierre-de-Montrouge.

Le lendemain, avec ses parents, Jean-Pierre assiste au défilé de la Victoire. À l'angle de la rue Royale et de la rue de Rivoli, il applaudit le général de Gaulle et le général Leclerc.

Jean-Pierre Malval a vécu plusieurs vies

Une enfance marquée par la guerre



Autoportrait
à la casquette

Une forte-tête

Jean-Pierre n'a pas de bons souvenirs de l'école. À la communale de la rue de La Tombe-Issoire, il prend souvent des coups de baguette sur les cuisses. La maîtresse n'apprécie pas sa désobéissance ou ses rêveries. Il est ensuite pensionnaire à Saint-Gabriel-de-Bagneux, un établissement aujourd'hui repris par les Apprentis d'Auteuil. Mais il fugue de la pension, à 7 ans ! Il retrouve le chemin de la maison et se cache dans une poubelle. Les parents, prévenus de sa fugue, ont alerté la police, et quand Jean-Pierre veut à nouveau se sauver, le concierge de l'immeuble coupe l'électricité de la porte, ce qui permet aux parents de lui faire réintégrer le giron familial.

Il est gardé chez une tante, en attendant la rentrée scolaire à Chansaye, dans le Beaujolais. Dans ce village, il poursuit sa scolarité dans une institution tenue par 3 sœurs et il y fait sa communion. En 6^e, il est de retour sur Paris, au Collège Montalembert, à Courbevoie. Pensionnaire avec son frère, il continue à se rebeller et à subir des punitions répétées. Mais il est un domaine où il excelle : le dessin.

Chez les scouts raiders, il passe tous

ses badges, dont celui d'orientation. Pour obtenir celui-ci, il est déposé dans les environs du château d'Anet. De nuit, il doit traverser la forêt de Dreux pour rejoindre au matin le lieu de ralliement, le parvis de l'église Saint-Pierre. Du scoutisme de choc !

Il passe sa classe de 3^e à Saint-Thomas-d'Aquin, chez les Frères des Écoles Chrétiennes.

L'année suivante, à 16 ans, il prend des cours de dessin et d'histoire de l'art dans un atelier, chez Auguste Corlin, un artiste-peintre reconnu, qui prépare de nombreux élèves aux concours des écoles d'art.

Arts graphiques et art de la guerre...

Il présente les concours des Arts Déco et celui des Métiers d'Art, et réussit le second. Pendant 4 ans, en section publicité, Jean-Pierre se forme aux arts graphiques, avec des cours à Estienne sur la typographie et les techniques graphiques.

En même temps, il travaille dans un studio de design : "J'ai dessiné des postes de radio en bakélite et des présentoirs publicitaires."

Sursitaire, il est appelé sous les drapeaux en novembre 1959, pour 28

mois. D'abord à Berlin au 46^e B.I., puis en Sarre. Il part ensuite pour l'Algérie, en naviguant à fond de cale, sur le *Ville d'Alger*.

Caporal, il doit se plier aux ordres et se retrouve dans une ferme fortifiée, non loin du barrage électrifié, entre l'Algérie et la Tunisie. Il est nommé sergent et il s'occupe de l'ordinaire et des subsistances de la 2^e Compagnie du 1/60^e R.I.

Après le putsch, changement d'officier... Il s'oppose à ce dernier, qui pratique la torture, et se retrouve muté à la surveillance d'un centre de regroupement, avec des harkis sous ses ordres. Il fait plusieurs opérations dans la zone qui sépare l'Algérie et la Tunisie, derrière le barrage électrifié. Puis il participe au maintien de l'ordre à Bône, en attendant le retour en France, au mois de mars 1962.

Il confie : "C'est toujours aussi difficile de parler de la guerre d'Algérie, même après cinquante ans !"

De retour dans les Ardennes, il rencontre Marie-Claude, qui fait ses études à l'école Normale de Charleville, et il l'épouse. À Paris, Jean-Pierre cherche un emploi qu'il mettra plusieurs mois à trouver : il entre chez Chavannes publicité comme assistant d'un directeur artistique.

En 1963, il est embauché aux Nouvelles éditions parisiennes, comme dessinateur, maquettiste, coursier et... chauffeur livreur.

De 1964 à 1972, il travaille dans le groupe Amaury. Au mensuel *Marie-France*, il est successivement dessinateur d'exécution, puis 2^e maquettiste, et enfin adjoint au chef de studio.

En même temps, pour Fleurus, il propose une nouvelle formule pour *Fripounet* et *Marisette* sous le titre *J2 Magazine* et pour Bayard, il participe à une recherche de nouvelle formule pour *Formidable*.

Embauché à Bayard

"À *Marie-France*, en 1972, j'apprends que le *Pèlerin* recherche un 1^{er} maquettiste et responsable du visuel, sous l'autorité du rédacteur en chef, le Père Guichardan. Après

un repas auquel assistait le Père Caro, un accord est trouvé. Je suis embauché et, à la maquette, je travaille avec Claire Dugast, déjà présente dans la rédaction."

Pendant ses années au *Pèlerin*, il y aura des changements de maquette et de logo. Le travail se fait sur des gabarits imprimés, avec collage des textes et des illustrations. C'est l'époque des textes tapés à la machine à écrire, puis de la composition au plomb et des épreuves papier, des cellos et du montage.

En 1973, en Italie, pour les 100 ans du *Pèlerin*, il assiste à une audience du Pape Paul VI.

Toujours au *Pèlerin*, il est aussi accompagnateur sur des croisières



En 1941, à Châteauroux, avec son grand-père adoré.

Pèlerin. Il a été profondément touché par celle faite en Israël avec des handicapés.

En 1983, il voyage au Canada et aux États-Unis, avec une partie de la rédaction, pour étudier l'informatisation des journaux et des maisons d'édition déjà équipées d'ordinateurs. "Suite à ce voyage, j'ai proposé une nouvelle organisation du visuel et du service maquette, avec l'utilisation de l'informatique. Mais c'était trop tôt. Et ce projet n'a pas eu de suite dans l'immédiat."

En 1985, le directeur Guy Baudrillard, ayant quitté le *Pèlerin* pour *Notre*

Temps, demande à Jean-Pierre de le suivre au département Senior comme chef de studio, au département 3^e âge. "Marcel Biard était le rédacteur en chef, Bruno Houdou, le maquettiste du mensuel."

Il s'occupe aussi de la coordination visuelle des *Clefs en mains*, produits proposés aux caisses de retraites complémentaires, Denis Lamoureux assurant la réalisation.

Puis il pilote le visuel et l'évolution de *Vermeil*, réalise la nouvelle formule des *Jeux de Notre Temps*, s'occupe des *Années mémoire*. "J'ai un bon souvenir aussi de la réalisation d'une exposition *Années mémoire*, rue Bayard... Et aussi, des marches de *Notre Temps*, entre Paris et Versailles."

En 1989, il est nommé rédacteur en chef adjoint visuel.

En 1995, il prend la suite d'Annie Poujol, qui est devenue fabricante au pôle Senior. Chargé des relations PAO entre les rédactions et le service informatique du département, il suit l'évolution des logiciels et des matériels pour proposer les solutions les plus adaptées aux demandes des journalistes.

En 1999, c'est le départ à la retraite. Lors de son pot, réalisé conjointement avec Claude Goure, directeur du département, il réussit la gageure de récapituler ses 27 ans passés à Bayard, dans un mémo intitulé "2 minutes chrono". Pour un bavard comme lui, quel exploit ! Jean-Pierre est le père de deux filles nées de son premier mariage. Remarié à Chantal

Masson, rencontrée à Bayard, il est aussi le beau-père des deux enfants de sa compagne et le grand-père de six petits-enfants.

Coups de pédale et coups de pinceaux

Vers 1970, sa passion pour le vélo lui fait traverser la France en long et en large : Paris-Pau, le tour et le centre de la Bretagne, en rêvant au Tour de France, ascension du Galibier, du Tourmalet et du col d'Aspin. "Mon terrain d'entraînement était plus modeste, c'est la vallée de Chevreuse."

Il a aussi été joueur en division d'honneur au basket, puis arbitre et, pour finir, président du TUVB Basketball à Verrières-le-Buisson.

Jean-Marc Cara, journaliste au *Pèlerin*, l'amène au parachutisme. "J'ai sauté trente fois et obtenu plusieurs brevets fédéraux."

"Aujourd'hui, comme j'habite près du bois de Vincennes, je profite de cette étendue boisée pour entretenir ma foulée et me maintenir en forme..."

Mais Jean-Pierre ne passe pas son temps qu'à courir. Depuis qu'il est à la retraite, il a repris le dessin. Il a réalisé 20 tableaux numériques autour de l'art africain qui ont été exposés à Paris/Bercy, dans le cadre du grand marché de l'art contemporain.

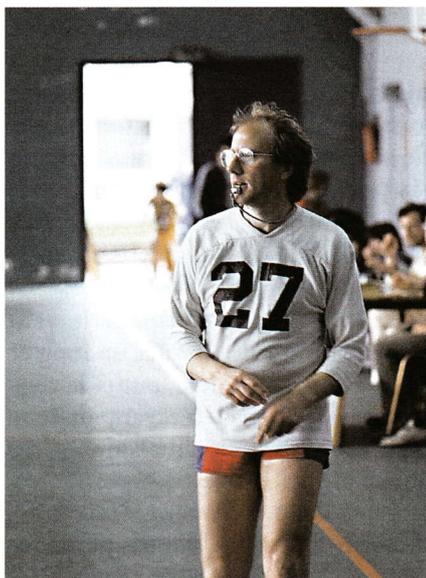
"Mon intérêt pour l'Afrique vient de la lecture du livre *Cannibale*, de Didier Daeninckx, et de la façade du palais de la porte Dorée, près du bois de Vincennes, sculptée par Alfred Janniot. En ce moment, je prépare d'autres tableaux ayant pour thème l'exploitation de l'Afrique par les multinationales pétrolières et minières."

Jean-Pierre aura eu, au fil des années, des expériences multiples, synonymes pour lui d'une grande ouverture vers l'Art.

Il restera toujours à l'écoute de tous. Pour lui, la communication est vitale.

Bernard Heurtault

Au basket, à Verrières-le-Buisson, arbitre mais aussi dirigeant.



Petit retour en arrière, à l'horizon, disons, des cinq ou dix dernières années. À cette époque, la FNAR est déjà une fédération puissante (plus de 250 000 adhérents au travers d'environ 250 associations de retraités), mais elle n'a guère voix au chapitre. Principaux responsables : les partenaires sociaux, autrement dit les syndicats qui, faisant valoir qu'ils possèdent tous des sections de retraités, prétendent que c'est eux, et eux seuls, qui parlent en leurs noms. Avec la complicité des différents gouvernements, qui reconnaissent bien l'importance de la FNAR, mais qui n'osent pas lui accorder des postes dans les organismes représentatifs de la population senior (le COR, Conseil d'orientation des retraites par exemple) où siègent déjà les syndicats, de peur de froisser ces derniers.

Aujourd'hui, les choses commencent à bouger. La capacité des syndicats n'est plus ce qu'elle était. Du même coup, et à force de se battre sur tous les fronts, à force de publier des communiqués de presse vigoureux, la CFR a fini par ouvrir une brèche dans les univers officiels et médiatiques. On l'a bien vu et entendu ces derniers mois d'été avec la présence de différents responsables (Sylvain Denis pour la FNAR, Christian Bourreau pour l'UFR, François Bellanger pour la CFR), invités dans une émission de télévision très connue comme *C dans l'air* ou aux micros de RMC, RTL, France-Inter ou Europe 1. Quant à la représentativité des fédérations de retraités, elle se concrétise de plus en plus dans les faits : à titre d'exemple, Sylvain Denis, président de la FNAR, est aujourd'hui vice-président du CNRPA (Comité national des personnes âgées) juste derrière sa présidente qui n'est autre que la ministre, madame Delaunay ; et il siège, entre autres, au COR (Conseil d'orientation des retraites) et à la CNSA (Caisse nationale de solidarité et d'autonomie).

Pas de discrimination !

Une représentativité qui s'affirme et qui va évidemment de pair avec une liberté de langage décomplexée.

C'est ainsi qu'à Lacanau, la FNAR et l'UFR, qui tenaient congrès conjointement, n'ont pas hésité à critiquer la fameuse contribution de 0,30%, entrée en vigueur le 1^{er} avril 2013, jugée comme une aberration dans la mesure où elle consiste à faire payer aux retraités leur propre vieillissement, l'autonomie, dit pudiquement le texte officiel, la dépendance autrement dit – même si la grande majorité des retraités déjà ponctionnés ne seront pas forcément dépendants.

Ces deux fédérations n'ont pas hésité à qualifier d'erreur tragique le fait, en 1984, de passer l'âge légal de la retraite de 65 à 60 ans, alors que l'on connaissait fort bien l'arrivée toute proche de la vague dite du "baby-boom". Ce qui, aujourd'hui, compte tenu de l'allongement projeté de la durée de cotisation, amènera de moins en moins de gens à toucher une retraite à taux plein à l'âge légal de la retraite, 62 ans, auquel il a été décidé de ne pas toucher. Calcul simple : la durée de cotisation devant passer à 43 ans d'ici à 2035, l'individu qui commence à travailler à 22 ans, 24 ou 26 ans, ne pourra prétendre partir avec une retraite entière qu'à l'âge de 65 ans, 67 ans ou 69 ans. Et, pour mémoire, le rapport Moreau préconisait 44 ans de

La réforme des retraites

L'analyse de la Fédération nationale des associations (FNAR)

C'est à Lacanau, dans les Landes, que la FNAR (Fédération nationale des associations de retraités), à laquelle, on le sait, notre Amicale est affiliée, tenait au mois de mai son congrès annuel en compagnie de l'UFR, autre composante de la CFR (Confédération française des retraités). L'occasion, bien sûr, de parler des différentes mesures alors envisagées par le gouvernement pour parvenir à une réforme des retraites, mesures largement discutées depuis avec les partenaires sociaux, tournant, l'on s'en souvient, autour du fameux rapport Moreau, puis soumises au Parlement début octobre.

Les partenaires sociaux, d'accord. Mais les retraités, dans tout cela ? Ils en pensent quoi ?

Dossier réalisé par Nicole Boyer et Guy Deluchey

durée de cotisation ! Voilà qui nous ramène aux débats en cours sur quelques points sensibles.

Entre autres mesures, les retraités sont concernés par deux dispositions. D'abord, le report de la revalorisation annuelle des retraites CNAV qui n'interviendrait plus le 1^{er} avril mais le 1^{er} octobre (au-delà de 1250 euros mensuels), soit un gain de six mois sur l'inflation... pour les comptes publics et autant de perte pour les retraités, perte qui aura d'ailleurs, d'année en année, un effet cumulatif. Ensuite, la fiscalisation de la majoration de 10% accordée aux parents de trois enfants et plus, ce qui va faire perdre aux retraités (pas sur leur retraite, mais sur leur feuille d'impôts) 0,8% de pouvoir d'achat, a calculé l'économiste Henry Sterdyniak.

En conclusion, ni l'UFR ni la FNAR n'ont changé d'avis depuis le congrès de Lacanau, même si les mesures examinées au Parlement ne sont pas forcément (en ce qui concerne les retraités en tout cas) celles que l'on attendait : ils les qualifient tout bonnement de "bricolage" et de "replâtrage".

Intransigeance ? "Pas du tout, se justifient les dirigeants de la FNAR, de l'UFR et de la CFR. Nos adhérents ne nient pas la crise et ne refusent pas de participer à l'effort demandé. Même s'ils font remarquer que l'argent touché, ils ne l'ont pas volé ; qu'ils ont largement cotisé ; qu'ils n'ont pas forcément connu les 35 heures et les RTT ; que, très souvent, ils ont commencé à travailler avant l'âge de 20 ans ; et qu'ils ont parfois un peu l'impression qu'on veut leur reprendre d'une main une partie de ce qu'on leur a accordé de l'autre. Ils ne refusent pas de participer, mais à la condition première que l'effort soit justement réparti et qu'ils ne soient pas l'objet de discrimination."

Discrimination, le mot est lâché. Dans l'esprit de la



Jean-Jacques Amyot, dit le philosophe du vieillissement, en chemise bleue, près de Sylvain Denis : "L'espérance de vie augmente ? Pas si sûr !"

FNAR et de ses partenaires, cela signifie que la réforme des retraites aurait d'abord et avant tout dû traiter tout le monde de la même manière, les retraités du privé comme ceux du public. Autrement dit : qu'elle aurait dû mettre fin une bonne fois pour toutes aux privilèges des régimes dits "spéciaux".

"Il existe encore 38 régimes de base, s'est indigné Sylvain Denis au congrès de la FNAR. Il faut tout unifier !" On est loin du compte...

G. D. ● ● ●

... Demain, la retraite universelle ?

Depuis plusieurs années, la CFR (Confédération Française des Retraités), qui regroupe plusieurs fédérations (FNAR, UFR, Aînés ruraux, etc, soit 1,5 million de personnes) milite pour l'instauration d'une retraite universelle, dite aussi retraite à points, qui aurait l'avantage de s'appliquer à tout le monde et de supprimer le fameux problème des régimes dits spéciaux. Mais de quoi s'agit-il précisément ? C'est à François Bellanger, le Président de la CFR, que Guy Deluchey a posé la question...

G. D. : François Bellanger, depuis plusieurs années, vous militez en faveur de la retraite universelle, ou retraite à points. Pouvez-vous nous la définir en quelques mots ?

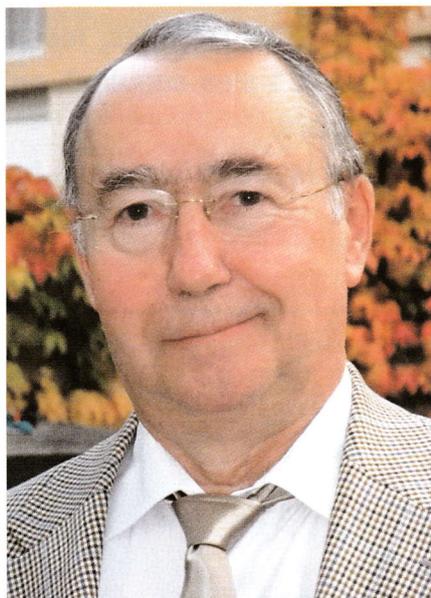
F. B. : C'est un système très simple. Au fur et à mesure de la carrière d'un individu, on lui accorde des points, en fonction de ce qu'il a gagné. Chaque point a une valeur (un peu comme ce qui se passe chez nous avec les complémentaires AGIRC et ARRCO), si bien qu'à tout moment, l'intéressé peut voir ce qu'il touchera et prendre sa retraite quand il le veut. Le système s'applique à tout le monde, dans le privé comme dans le public et même chez les indépendants. Il est donc très lisible. Il est surtout très équitable. En France, cela éviterait les conflits portant sur les régimes spéciaux. Tout le monde à la même enseigne !

G. D. : Quand il le veut ?

F. B. : Non, tout de même pas. On ne prend pas sa retraite à 45 ans. En Suède, exemple-type des pays qui pratiquent ce système (avec la Pologne et l'Italie), le plancher est fixé à 61 ans. J'ajoute que, lorsque l'intéressé décide de s'arrêter, on calcule sa retraite précise en divisant le capital obtenu par son espérance de vie du moment. C'est simple et, surtout, j'insiste là-dessus, c'est équitable.

G. D. : La CFR a-t-elle été la première à proposer la retraite à points ?

F. B. : Oui. Nous l'avions déjà proposée dans un précédent rendez-vous sur les retraites en 2010. À l'époque, la CFDT y songeait aussi. Elle y est toujours favorable, mais elle ne semble plus la mettre beau-



**François Bellanger, Président de la CFR,
chantre de la retraite universelle**

coup en avant aux dernières nouvelles. Quoi qu'il en soit, l'idée fait son chemin. L'UMP semble aussi s'y rallier, en tout cas par l'intermédiaire de quelques individualités connues (Valérie Pécresse, Gérard Larcher, Laurent Wauquiez, Xavier Bertrand).

G. D. : Mais, appliquée en France, la retraite par points ne résoudrait pas le problème de financement ?

F. B. : C'est vrai, encore que la suppression des régimes spéciaux et l'instauration d'une règle de calcul unique pour un, et même plusieurs opérateurs, réduiraient les frais de gestion. La priorité n°1 reste, bien sûr, le financement. Mais la priorité n°2, c'est de rétablir la confiance de la jeunesse qui ne fait plus crédit au système politique en matière de retraite, comme d'une façon générale,

et qui s'inquiète pour son avenir. Cela crée un climat anxyogène qui provoque même des conflits de générations.

G. D. : Alors, à quand la retraite à points ?

F. B. : Il faut être réaliste. L'idée progresse, mais il n'y a aucune chance qu'elle soit adoptée maintenant. D'abord parce qu'il s'agit d'un gros et long chantier que le Gouvernement n'a pas envie d'entamer ; ensuite parce que ce dernier a très peur des réactions de FO et de la CGT, arc-boutés sur les régimes spéciaux, qui ne veulent pas entendre parler de la retraite à points.

G. D. : Et dans le cas d'un changement de majorité ?

F. B. : Ce n'est pas forcément la condition première. Ce qui importerait avant tout, pour mettre en place un système de retraite à points, c'est d'une part de s'adresser à une opinion publique favorable, ce qui n'est pas le cas dans la mesure où la majorité des Français ne sait pas encore très bien de quoi il s'agit ; d'autre part, ce qui compterait surtout, c'est la volonté politique. Nous n'en sommes pas encore là...

G. D.



Vous avez dit riches ?

Riche : “Qui a de la fortune, des biens importants”, dit *Le Petit Larousse*.

Combien d'entre nous se retrouvent dans cette définition ? Bien peu, sans doute. Et pourtant, le bruit court que nous serions fortunés. Quoi qu'il en soit, cette richesse supposée risque d'être mise à mal au regard de l'effort qui nous est demandé depuis avril (les fameux 0,30% pour la dépendance) et qui ira en s'amplifiant avec les nouveaux prélèvements sociaux et fiscaux issus de la réforme des retraites.

À l'heure où les prix du logement et des énergies flambent, où ceux des aides à domicile augmentent et sont de toute façon fiscalement plafonnés, où le coût de l'hébergement en maison de retraite devient inaccessible - sans compter, bien sûr, le phénomène de la vie chère - il n'est nul besoin d'avoir fait des études d'économie pour prévoir que la paupérisation progressive des retraités aura rapidement des effets pervers.

Or, l'apport des retraités à l'économie nationale, personne ne conteste la chose, est conséquent et fondamental. Et même si les efforts financiers que l'on demande aux retraités le sont au nom de la justice sociale et de la solidarité intergénérationnelle, ces derniers peuvent toujours faire valoir que la solidarité intergénérationnelle, ils la pratiquent déjà largement en soutenant matériellement enfants et petits-enfants ou en contribuant au paiement de la maison de retraite de leurs parents très âgés. Tout cela, bien sûr, sans parler de leurs propres dépenses.

Les plus fragiles - les femmes notamment - ne risquent-elles pas d'être amenées à solliciter l'aide de leurs familles ou à faire appel aux œuvres caritatives ? Les Restos du cœur le disent : ils accueillent chaque année de plus en plus de retraités.

Aujourd'hui, certes, retraite ne signifie plus forcément pauvreté - 1256 euros en moyenne en 2011 - même s'il faut rappeler que 10% des retraités vivent sous le seuil de pauvreté, pourcentage qui ne tend pas à diminuer. Mais que nous réserve demain quand on constate les mesures envisagées - sous-indexation des pensions, autrement dit revalorisation annuelle moins forte que l'inflation, relèvement de la CSG acquittée par la moitié des retraités de 6,6% à 7,5%, ou, dernière piste évoquée, augmentation générale de la CSG, qui toucherait alors tout le monde, retraités y compris, etc.

En guise de conclusion, je voudrais, pour résumer d'une phrase les conséquences que pourraient avoir sur nos revenus les différents prélèvements envisagés par la réforme des retraites, citer Nathalie Birchém, journaliste de *La Croix*, qui argumentait avec un solide bon sens dans un article paru le 17 juin dernier et intitulé “Le rapport Moreau demande beaucoup aux retraités” : “... Il n'est pas illégitime de penser que la dernière partie d'une vie passée à travailler se passe plus confortablement que l'entrée dans la vie active... les seniors consommant plus qu'ils n'épargnent, toucher à leur pouvoir d'achat comporte un risque récessif”. N. B.

Et si l'espérance de vie s'inversait ?

Un pavé dans la mare ! Une seule intervention extérieure au cours du dernier congrès de la FNAR, mais quelle intervention ! Celle de Jean-Jacques Amyot, 57 ans, psychosociologue, directeur de l'Oareil (Office aquitain de recherches sur les problèmes des personnes âgées), chargé de cours aux universités 2 et 3 de Bordeaux, auteur de nombreux livres sur la prise en charge du grand âge, plus communément présenté comme le “philosophe du vieillissement”. “L'espérance de vie, assène-t-il au beau milieu de son exposé, on prétend qu'elle augmente sans cesse : 77,6 ans pour les hommes en 2008, 84,4 pour les femmes. Et, en 2060, respectivement 86 et 91,1 ans. Mais la tendance pourrait bien s'inverser. Le délitement de l'économie à long terme pourrait avoir des conséquences négatives sur la courbe d'espérance de vie. Les démographes prolongent les courbes de façon mathématique, mais la santé publique tire la sonnette d'alarme sur les parcours erratiques des jeunes, la baisse de leurs rémunérations, leur mauvaise alimentation, le stress, le pessimisme ambiant qui influe sur la santé, les conditions de travail et de logement. Toutes choses qui pourraient inverser la courbe d'espérance de vie.”

Bulletin d'adhésion ou de renouvellement des cotisations (1)

www.amicale-bayard.org

- Membre adhérent**
cotisation 2013 10 €
- Membre associé**
conjoint(e), compagne ou compagnon * 10 €
- Membre bienfaiteur**
contribution financière annuelle minimum * 25 €

(*) Rayez la mention inutile.

Joindre chèque bancaire ou virement postal à l'ordre de : **Amicale des Anciens Bayard Presse**.

(1) En cas de renouvellement, prière de bien vouloir joindre à votre règlement votre carte d'adhérent. Elle vous sera retournée avec l'apposition du tampon dans la case millésimée concernée.

Pèlerin : 140 ans

Créé en juillet 1873 comme bulletin de liaison du Conseil national des pèlerinages, le *Pèlerin* ne devient l'hebdomadaire que nous connaissons que début janvier 1877, lorsqu'il est pris en main par le P. Vincent de Paul Bailly. Au lendemain de la défaite de 1870 et de la Commune de Paris, la relance des pèlerinages fait en effet partie de l'ambition de réévangélisation, de présence et d'affirmation des catholiques dans l'espace public, qui anime la toute jeune congrégation assomptionniste. Mais fin 1876, le premier *Pèlerin* est moribond. Il est temps, comme le racontera lui-même le P. Bailly, de lui donner "un manteau neuf".

Son projet : utiliser les journaux populaires, en plein essor, comme moyen de rejoindre les ouvriers chez eux et d'évangéliser. "C'est inconsciemment, écrit-il en 1888, qu'en 1877, on lança dans la presse un petit journal catholique humoristique, le *Pèlerin*, qui tranchait sur les mœurs graves et un peu compassées des feuilles pieuses du temps et des journaux quotidiens. Le peuple connaissait peu la presse quotidienne catholique, trop magistrale pour lui, peu émaillée de faits divers de la vie, accidents, inventions. Le *Pèlerin*, rompant avec les traditions, donnait des anecdotes parfois triviales, mais toujours accompagnées d'un trait de vérité, emprunté à l'esprit de foi."

La relance de 1877

C'est donc bien un nouveau journal qui paraît le samedi 6 janvier 1877. Le P. Bailly a bien compris ce qu'il faut faire pour capter l'intérêt d'un public populaire et il s'y emploie, annonçant d'entrée le recours à l'illustration car "la prédication faite aux yeux est puissante". Mais le résultat ne convient pas à tout le monde ; dans sa propre congrégation, on trouve inconvenant le recours aux faits divers et la fantaisie de certaines informations publiées indigne d'une congrégation religieuse. Pourtant, si le P. d'Alzon, fondateur de la congrégation assomptionniste, relève que "le *Pèlerin* plaît parce qu'il donne dans le genre zozo", il apporte cependant son soutien au P. Bailly, qui sait aussi glisser dans ses pages les éléments spirituels et de réflexion qui sont en réalité la raison d'être du journal. "Trop de dessins et de faits divers", grogne le P. Picard, qui succèdera bientôt au fondateur à la tête de la congrégation ; "C'est qu'il faut être peuple pour être lu", réplique le P. Bailly qui aura sans doute apprécié la petite carte de félicitations que lui envoie l'écrivain occitan Frédéric Mistral "pour l'entrain, pour l'esprit" du journal.

Il n'est apparemment pas le seul à apprécier puisqu'il s'avère que la femme du président de la République, la maréchale de MacMahon, et celle du président du

Conseil, Mme Dufaure, figurent parmi les abonnées !

En attendant, écrire et fabriquer le *Pèlerin* n'est pas une mince affaire quand on n'a pas un sou vaillant. Gabriel Strous, qui fut secrétaire du P. Bailly avant d'être quasiment cinquante ans secrétaire de rédaction à *La Croix*, parle d'un *Pèlerin* écrit "dans une cellule de la rue François 1^{er}, un pauvre *Pèlerin*, fait de clichés achetés, au rabais, et presque mendés", autour desquels Vincent de Paul Bailly écrivait une histoire s'y rapportant, puisqu'il avait promis de ne pas les utiliser comme simple illustration sans rapport précis avec le texte. Un énorme labeur.

Le *Pèlerin* lance *La Croix*

Écrivant à son frère Emmanuel, lui aussi assomptionniste, Vincent de Paul Bailly sollicite des articles de ses confrères car, dit-il, "il faut de la variété". Malheureusement, ceux-ci sont plus accoutumés aux longs textes savants qu'à la brièveté et au style enlevé de la presse populaire. Alors c'est lui qui assure, rédigeant presque seul l'essentiel de son journal. Ceci expliquant peut-être cela, le succès fut assez vite au rendez-vous. En dix-huit mois, le *Pèlerin* pouvait compter sur dix-huit mille abonnés et sans doute une quarantaine de mille en juin 1883. Les lecteurs du *Pèlerin* furent même la seule base de départ à partir de laquelle commença l'aventure de *La Croix*, dont les premiers abonnés étaient presque tous des abonnés du *Pèlerin*.

En 1897, proclamera le P. Bailly, le *Pèlerin* est adulte. Il a vingt ans, du moins dans sa "nouvelle série". Pour la première fois, et il est aussi parmi les tout premiers sinon le premier en France, l'hebdomadaire catholique paraît avec une couverture en couleurs, ce qui a bien sûr obligé à investir dans une nouvelle rotative capable d'imprimer en couleurs.

L'histoire du *Pèlerin* ne s'arrête pas là, bien évidemment, puisqu'elle court jusqu'à nous cent quarante ans plus tard. Mais c'est une autre histoire, parfois très agitée, plus souvent paisible, qui témoigne au fil des années de capacités d'adaptation remarquables, tellement le monde et ses propres lecteurs ont changé, décennie après décennie.

Yves Pitette

Pour une première adhésion, remplir la grille ci-dessous

Mme, Mlle, M. Nom	
Prénom	Téléphone
Complément d'adresse (Résidence, esc., bât.)	
Numéro	Rue/Av./Bd/Lieu-dit
Code postal	Commune
E-mail	

À adresser à Mme Ginette PEUVRIER – Amicale des Anciens Bayard Presse – 18 rue Barbès, 92128 Montrouge cedex.

